

**LES RICHESSES
NATURELLES DU GLOBE
ET L'EXPOSITION
UNIVERSELLE D'ANVERS**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649775958

Les Richesses Naturelles du Globe et l'Exposition Universelle d'Anvers by Jean Waele de Bernardin

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

JEAN WAELE DE BERNARDIN

**LES RICHESSES
NATURELLES DU GLOBE
ET L'EXPOSITION
UNIVERSELLE D'ANVERS**

LES

RICHESSES NATURELLES DU GLOBE

ET

l'exposition universelle d'Anvers

par M. BERNARDIN, CONSERVATEUR DU MUSÉE COMMERCIAL
INDUSTRIEL DE LA MAISON DE MELLE.

« Si l'on veut donner une plus grande activité à la vie maritime des peuples et augmenter les échanges de leurs produits, on n'obtiendra un résultat, si nécessaire aujourd'hui, que par l'étude des ressources de notre globe et par l'exécution des voies de communication. »

FERD. DE LESSEPS, séance publ. des 5 acad.
25 oct. 1878.

« Une plante utile est un don plus précieux qu'une mine d'or, un monument plus durable qu'une pyramide. »

POIVRE, gouverneur de l'île de France.

La Providence a distribué dans les trois règnes de la nature, une quantité innombrable de produits que l'industrie pourrait utiliser, et, chose remarquable, depuis cinquante ans,

à peine vingt nouveaux produits importants sont venus s'ajouter aux matières premières connues: le jute, le coir, l'agave, le piaçaba, la gutta-percha, le pétrole d'Amérique, les arachides, les diamants du Cap, l'or de Californie, quelques matières tannantes, quelques minerais; encore, c'est pour ainsi dire, *par hasard*, que ces produits sont venus se présenter à un œil observateur; citons quelques faits à l'appui de cette assertion.

En 1842, un chirurgien anglais, le D^r Montgomery, se promenant aux environs de Singapore, voit un bûcheron qui coupe du bois; une substance particulière dont est formé le manche de sa hache attire l'attention du docteur, qui interroge le bûcheron, apprend à connaître cette substance, et la *gutta-percha* est trouvée; c'est le suc de l'*Isonandra gutta*, de la famille des sapotacées; on l'importa pour la première fois à Anvers, vers 1844, sous le nom de *Gettania*. Personne n'ignore ses applications multiples; bornons-nous à rappeler qu'il n'est pas de matière connue qui puisse remplacer la gutta-percha dans les cables télégraphiques.

Vers 1845, un chimiste de Calcutta reçut de l'intérieur de l'Inde, quelques bocaux enveloppés d'une étoupe fibreuse, qui fut remarquée par un cordier de ses amis; cette fibre était le *jute* (*Corchorus olitorius*). « Un des principaux effets de l'Exposition de Londres de 1851, dit Blanqui, dans un rapport sur cette exposition, fut la vulgarisation du jute. » Aujourd'hui les navires qui apportent le jute de Calcutta à Dundee, en Écosse, forment la flotte la plus considérable affectée au transport d'un même produit; les sacs de gunny se voient dans presque tous les pays du monde, on en fait encore des rideaux, des tapis, etc. L'importation du jute en Angleterre et sur le continent s'éleva en 1883 à 376,700 tonnes; 20,000 personnes sont occupées en Angleterre à le filer et à le tisser; sa culture s'étend, aux Indes, sur 320,000 hectares (la Flandre occidentale et le Brabant ont ensemble 300,000 hectares); enfin la filature du jute demandant de l'huile de

baleine, cette pêche trouva là un nouvel écoulement de ses produits.

En creusant, en 1848, un canal pour un moulin à eau, un ouvrier trouva dans la propriété de M. Sutter, ex-capitaine des gardes-suisse de Charles X, le premier gisement de l'*or de Californie*, dont l'exploitation heureuse fit reporter, en 1851, les regards sur l'or de l'Australie, déjà aperçu en 1841.

En 1859, en cherchant, encore en Amérique, une source salée, l'on découvrit les immenses gisements de *pétrole* d'Oil creek, en Pensylvanie; ce produit cependant était connu des Indiens et les anciens aussi avaient connaissance de l'huile de pierre. Tout le monde connaît la révolution que le pétrole a amené dans l'éclairage. On trouva depuis encore le pétrole dans diverses localités, surtout récemment dans le Caucase, dont la production paraît surpasser encore celle de l'Amérique.

En 1860, un berger de M. Hughes, propriétaire à Wallaroo, dans la péninsule de York, Australie du Sud, remarque qu'un wombat (*Phascolumys Wombat*, de l'ordre des marsupiaux) en creusant sa tanière, a rejeté à la surface une petite pierre verte; il la porte à son maître qui y reconnaît un minéral de cuivre. On crousa au lieu même de la découverte et on y trouva un magnifique filon de ce métal; les exploitations de Wallaroo vinrent s'ajouter aux célèbres mines de Kapunda et de Burra-Burra, trouvées, l'une en 1844, l'autre en 1845 (1). Actuellement cette péninsule de York, jadis déserte, a plus de 6000 habitants et les usines de *cuivre de Wallaroo* sont, après celles de Swansea et du Chili, les plus vastes du monde entier.

Qu'on me permette de citer encore quelques exemples: il y a quelques années un navire arrivait du Brésil à Liver-

(1) L'exploitation des mines de cuivre de Burra-Burra fut entreprise en 1845 avec un capital de £ 12,320 souscrit par quelques négociants d'Adelaide, en 5 ans on obtint 56,428 tonnes de minéral, valant £ 738,108; les actions montèrent de 5 £ à 250 £.

pool ; pour garantir la coque de son navire des frottements contre les quais, le capitaine avait fait fabriquer au Brésil une bouée circulaire avec quelques herbes du rivage ; cette bouée fut encore employée à Liverpool, puis abandonnée sur le quai ; un fabricant de brosses, la voyant par hasard, la demanda au capitaine et en fit des brosses qui furent trouvées bonnes : cette herbe était le *piçaba* ; on l'importa d'abord pour arrimer d'autres marchandises, bientôt il devient article de fret et actuellement on voit partout les brosses de *piçaba* ; le noir, provenant du palmier *Leopoldina Piçaba*, s'importe de Para, le brun, de l'*Attalea funifera*, vient de Bahia.

Vers 1850, un ingénieur, ou un contre-maître, remarque, dans une modeste église de Californie, certaines décorations d'un beau rouge et s'informe d'où vient cette couleur : c'est une terre que les Indiens des montagnes apportent à leur *padre*, le pauvre missionnaire : c'est du cinnabre, du sulfure de mercure ; telle fut l'origine des mines de *New-Almaden* qui rapportent 750,000 kilog. de mercure par an ; les mines d'or de la Californie ne doivent plus demander du mercure à l'Europe.

Enfin, plus récemment encore, au commencement de 1867, un cultivateur de Pniel, dans la république du Transvaal, au sud de l'Afrique, passant près d'une ferme voisine où des enfants jouaient devant la porte, voit dans la main de l'un d'eux un caillou brillant qui attire son attention, il demande à la mère si elle veut lui vendre cette pierre que son enfant vient de ramasser. La bonne femme se récrie : « Vendre cette pierre ! » dit-elle, « prenez-là, si cela peut vous faire plaisir. » La pierre fut montrée à Capetown au Dr Anderson, qui y reconnut un *diamant*. Ce diamant figura à l'exposition de Paris de 1867 et fut évalué 12,000 fr. ; plus tard, ayant été taillé, il se trouva à l'exposition de Vienne sous le nom de l'étoile du sud, et, d'après ce qu'on m'assure, il orne maintenant le diadème d'une dame de la haute noblesse d'Angleterre. Dans une conférence donnée lors du congrès de

géographie d'Anvers, en 1871, par M. J.-B. Brown, ancien botaniste au Cap, le conférencier dit, à propos de ces diamants; « Un fait curieux, c'est que les précieuses trouvailles sont dues au hasard: un voyageur fait galoper sa monture; le cheval se heurte contre un obstacle et culbute son cavalier; celui-ci en se levant voit à côté de lui une pierre splendide, qui lui valut 3000 £. On fit des recherches et l'on trouva des diamants sur une étendue de plusieurs centaines de milles carrées: tout le district aurait pu être acheté, quelques mois auparavant, à raison de quelques chelins par mille acres (400 hectares).

On le voit donc, l'introduction de tous ces produits dans le commerce ou dans l'industrie n'est due qu'à la circonstance fortuite de s'être trouvés à la portée d'un *œil observateur*. D'immenses quantités de produits sans application existent encore dans diverses contrées du globe; il faut aller les trouver, il faut les accueillir, quand ils arrivent dans l'un ou l'autre port de mer, ou maintenant à l'*exposition universelle d'Anvers*, il faut les *examiner*, les *étudier*.

Qu'arrive-t-il de nos jours! un capitaine de navire, un voyageur ou un commerçant, apporte un nouveau produit qu'il a remarqué dans un pays lointain, ou qu'il a reçu d'un explorateur, et le soumet à son courtier; celui-ci, honteux peut-être de ne pas connaître ce nouvel article, le reçoit déjà avec une certaine prévention; les acheteurs ne le connaissant pas non plus, dédaignent souvent de l'examiner, et le colis, après avoir été relégué dans un coin du magasin, disparaît au premier nettoyage général.

Tel eût été, par exemple, le sort du premier envoi de *laine d'alpaca*, si, en 1836, M^r, plus tard « Sir » Titus Salt n'eût pas aperçu les balles dans un magasin des docks de Liverpool; et jamais peut-être l'immense manufacture de tissus de Saltaire, près de Bradford, n'eût vu le jour, jamais la laine d'alpaca ne fût entrée dans l'industrie; l'Europe

importe par an deux millions de kilogrammes de laine d'alpaca.

Les premières balles de coton eurent presque un sort analogue; l'ouvrage *Science and commerce*, par P.-L. Simmonds, Londres 1872, nous dit:

« Il y a grand nombre d'années, un des éditeurs les plus âgés d'un journal de New-York apprit de son ami M. Sam. Maverick, de Pendleton, que celui-ci, dans sa jeunesse, avait été employé, comme commis, chez son oncle William Turpin à Charlestown, et avait assisté à l'emballage de la première balle de coton envoyée des États-Unis à Liverpool; ce coton avait encore sa semence, aussi le consignataire de cette unique balle informa-t-il la maison Wadsworth et Turpin, qu'il ne pouvait la vendre, que *ce produit était sans valeur* et qu'il engageait la maison à ne plus en envoyer. »

Ceci se passait vers la fin du siècle dernier (1784). Actuellement plus de quatre millions de balles de coton traversent chaque année les mers et sont livrées aux fabriques de l'Angleterre et du continent et la production des États-Unis s'est élevée, en 1883, à plus de 7 millions de balles; en outre, les graines servent à faire de l'huile en Amérique et en Europe, et leurs pellicules sont employées pour faire du papier. D'après l'*Economist* de Londres, quatre millions de personnes, en Angleterre, doivent directement ou indirectement leur existence au coton.

Qui sait combien de richesses on trouvera encore parmi ces produits inconnus, combien de matières premières pour de nouvelles grandes industries?

Rappelons les progrès de quelques grandes industries récentes dont les matières premières restèrent longtemps sans emploi:

Le *guano*, signalé par Humboldt en 1804, figura comme échantillon, dans les musées de géologie, jusqu'à ce que, en 1841, M. Bosch-Spencer, consul de Belgique à Lima, en envoya en Europe le premier chargement (300 tonn.) par le

navire *le National*; ce chargement ne trouvant pas d'acquéreur à Anvers, fut expédié à Liverpool, où il fut vendu à un horticulteur; actuellement le guano rapporte 100 millions de francs, par an, au gouvernement péruvien.

Le *caoutchouc*: on parle déjà du caoutchouc dans les relations du second voyage de Christophe Colomb, les habitants des Antilles jouaient avec des balles de « ule ». En 1736, La Condamine envoya des échantillons de caoutchouc à l'académie des sciences à Paris; en 1770 on s'en servait pour effacer les traits de crayon, un morceau cubique d'un demi-pouce se vendait à Londres 3 chelins; pendant 50 ans le caoutchouc n'eut pas d'autre usage; en 1822 on en fit des fils, de 1840 à 1848 on fabriqua le caoutchouc vulcanisé et le caoutchouc durci et des fabriques sans nombre s'érigèrent dans tous les pays; on importa en Angleterre, en 1833, pour plus de 80 millions de francs de caoutchouc.

Le sucre de betteraves fut signalé par Olivier de Serres en 1605; en 1747 Marcgraff écrivait qu'il ne se chargerait pas de fournir le nouveau sucre à 100 livres l'once; en 1799, Achard, de Berlin, on présenta des échantillons au roi de Prusse; en 1812 Napoléon eut la satisfaction d'apprendre par un rapport de son ministre de l'intérieur, M. de Montalivet, qu'il y avait alors dans son empire 334 fabriques de sucre de betteraves produisant 3850 t. de sucre. (1)

L'Exposition d'Anvers va ouvrir un champ immense à l'observateur; je me permets de signaler quelques groupes de produits à l'attention des visiteurs.

(1) Cependant ce produit fut loin d'être universellement approuvé: on publia, en France même, des caricatures contre la nouvelle industrie: Georges III jetant une betterave au dessus de la Manche; Napoléon remuant une betterave dans son café; la bonne du duc de Reichstadt lui donnant une betterave, disant: « Sucoz, papa dit que c'est du sucre », etc.